

DÉCOLONISATION à Paris, Metz et Vantoux

Cherchant à démontrer combien la colonisation pèse encore sur les esprits, le paradigme décolonial revendique violemment la déconstruction de la modernité et de l'eurocentrisme. Au Centre Pompidou-Metz, Manuel Borja-Villel, ancien directeur du Reina Sofia de Madrid, bat sa coulpe d'ancien pays colonisateur, en redessinant l'histoire et l'histoire de l'art avec des Afro-descendants, des indigènes ou des courants féministes et LGBTQIA+.

Afin de sortir d'un temps linéaire supposé occidental (sans tenir compte du temps qui ne passe plus mais qui arrive chez Heidegger), l'Espagnol croit trouver dans les cultures autochtones un temps circulaire, où passé et futur s'entrechoquent. Partant de la « Marche du silence » effectuée fin 2012 par les zapatistes au Chiapas, qui aurait généré des formes en spirale en défiant d'un village à un autre, Borja-Villel exalte la pensée métisse chicana, qui définit la frontière comme un carrefour qui ne sépare plus mais « donne le droit de ne pas avoir à choisir ». Imbriquées de force l'une dans l'autre par la colonisation européenne, les diasporas caribéennes et maghrébines devraient selon lui pouvoir se rencontrer dans l'espace du musée, à défaut de l'avoir fait dans le temps. La confrontation n'aura pourtant pas lieu.

Le Templo de Oxala, de totémiques sculptures blanches inspirées du candomblé dues au Brésilien Rubem Valentim, ne dialogue qu'avec d'autres Américains, des masques de Wifredo Lam aux yeux sans visages de la société secrète Abakua de la métropole cubaine Belkis Ayón, suicidée à 32 ans. De l'autre côté de l'Atlantique, alors que le collectif marocain Tiznitliwa dénonce le génocide des Guanches, peuple amazigh décimé par les premiers conquistadors, dans leur belle vidéo sifflée *Teide*, l'installation vidéo *Al-amakine* d'Abdessamad El Montassir se contente de filmer la beauté des plantes et des paysages du Sahara occidental – en passant sous silence l'annexion de 80 % du pays sahraoui par le Maroc. Les guerres de conquête actuelles ne sont plus européennes... ♦ **EMMANUEL DAYDÉ**

Si l'art décolonial tend à n'être qu'une posture, existerait-il un art noir moderne, qui se différencierait d'un art blanc ? Jugeant la question mal posée, « Paris noir » au Centre Pompidou entend souligner le métissage et les influences réciproques, en n'exposant pas une couleur mais une valeur.

Cédant à la « nécessité impérieuse de la revalorisation des cultures noires » pour l'édification d'un Tout-Monde, « somme finie de toutes les différences du monde », selon le poète Édouard Glissant, cette exposition dense, ambitieuse et rare souligne la puissance esthétique d'un universalisme « qui s'élève au-dessus de toute différence raciale » (Ed Clark). Célébré comme la capitale de l'Atlantique noire, Paris aura été pendant un demi-siècle le creuset d'une nouvelle esthétique panafricaine, non pas invisibilisée mais isolée et minorée.

Avec la naissance de la revue et de la maison d'édition *Présence Africaine* à partir de 1947, se déploie d'abord la négritude, culture anticolonialiste poétisée par les Martiniquais Aimé et Suzanne Césaire, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor ou le Guyanais Léon-Gontran Damas. Il faudra certes attendre 1991 et la création de *Revue noire* pour que s'affirme un art africain farouchement contemporain, qu'incarnent quelques grandes figures comme le Sénégalais Ousmane Sow, à l'immense succès populaire lors de sa rétrospective en 1999 sur le pont des Arts. (mal représenté ici par l'œuvre de commande *Marianne et les révolutionnaires*) ou le Camerounais hybride Pascale Marthine Tayou.

Entretien des liens avec les foyers créatifs de Fort-de-France, de Port-au-Prince, d'Alger ou de Dakar (en oubliant Antananarivo), Paris, « la ville la plus fraternelle du monde » (Senghor), apparaît alors comme une terre d'accueil et d'expérimentation, loin du racisme ambiant en Amérique : le créole de Louisiane Ed Clark peut partager un atelier à Vétheuil avec la Chicaïne blanche Joan Mitchell. Grand ami de James Baldwin, qui depuis Paris prophétise la victoire des damnés de la terre, et d'Henry Miller, qui le dit doué d'une patience de saint, l'Afro-Américain Beauford Delaney sert de fil rouge à l'exposition. Gagnant la France en 1953, il y expose ses iconiques portraits monochromes jaunes à la vibrante lumière « insondable, éternelle et souveraine ». Doté lui aussi de « la patience des argiles rouges et de

la vitesse des lianes » (Glissant), Henri Guédon est un second « plasticien linguiste » martiniquais, qui peint et sculpte l'identité noire au rythme du jazz et du zouk. ♦ **ED**

Autre gloire du Paris noir contemporain, le Franco-Camerounais Barthélémy Toguo investit à Vantoux, près de Metz, dans une ancienne école en préfabriqué signée Jean Prouvé, de lourdes jarres submergées, de virevoltants poissons-chats en bronze vert-de-gris, d'effarantes baudroies abyssales peintes en bleu nuit ou de tentaculaires poulpes en céramique.

Ouvrant les hublots de l'école non sur la campagne mais 20 000 lieues sous les mers du *Nautilus*, l'artiste déclare : « Nous sommes dans un système nature-homme qui s'avère régulé. » Comparant des détails de l'œuvre apocalyptique de Daniel Coulet avec d'autres, issus de celle hédoniste de Toguo, des collectionneurs de Toulouse se seraient avisés d'un plagiat du second sur le premier. Confondant des univers opposés et oubliant qu'un poisson reste un poisson – et qu'à ce titre le monumental poisson-chat récemment peint sur soie par Dewar et Gicquel pour le Z33 pourrait être rapproché de Coulet comme de Toguo. Pourquoi peindre ? demandait l'Haïtien Roland Dorcély. « Pour tuer la solitude et le désespoir. » ♦ **ED**

Centre Pompidou-Metz (57)
« Après la fin. Cartes pour un autre avenir » jusqu'au 1^{er} septembre

Centre Pompidou/musée national d'Art moderne à Paris (4^e)
« Paris noir. Circulations artistiques et luttes anticoloniales, 1950-2000 » jusqu'au 30 juin

Galerie Nathan Chiche/École Jean-Prouvé à Vantoux (57)
« 20 000 lieues sous les mers : le voyage de Barthélémy Toguo » jusqu'au 31 mai

Z33 à Hasselt (Belgique)
« Daniel Dewar et Grégory Gicquel : The Wet Wing » jusqu'au 24 août

■ Ahmed Cherkaoui
La Prière – 1963-1964
huile sur toile
115 x 88 cm – musée d'Art moderne de Paris
exposé à Metz © Paris Musées, musée d'Art moderne / Dist. Grand Palais Rmn / Ville de Paris

■ anonyme – James Baldwin et Beauford Delaney à Paris vers 1960
photographie exposée à Paris © Estate of Beauford Delaney by permission of Derek L. Spratley, Esquire Court Appointed Administrator / Michael Rosenfeld Gallery LLC, New York / NY Photographie / DR

■ B. Toguo devant son assemblage *Road to Exile*, à Vantoux © E. Daydé

